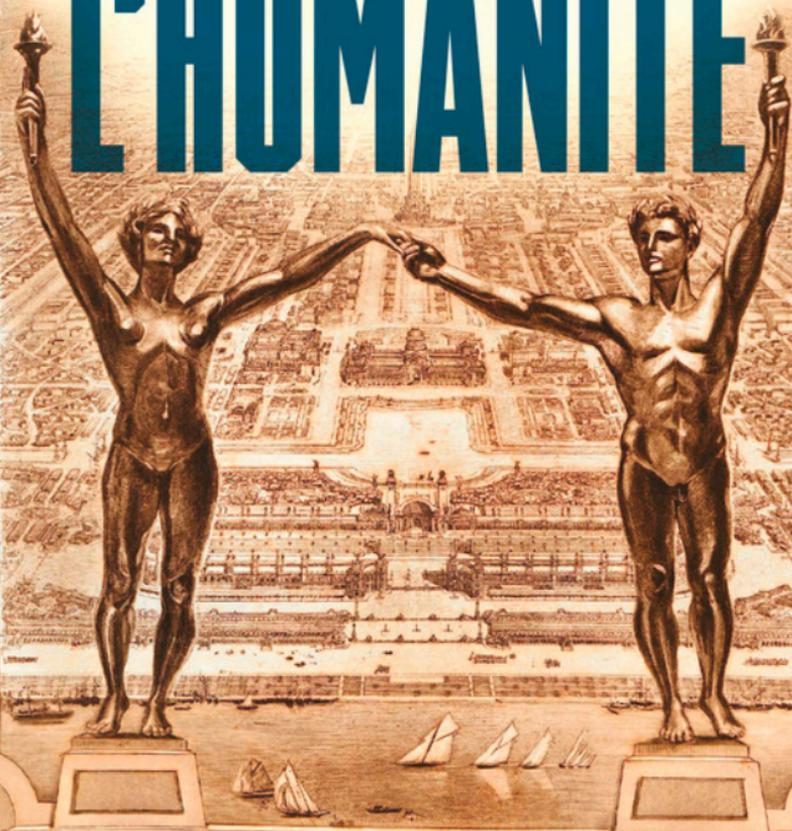


LA CAPITALE DE L'HUMANITÉ



JEAN-BAPTISTE MALET



La capitale de l'humanité

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS J'AI LU

L'empire de l'or rouge

JEAN-BAPTISTE MALET

La capitale de l'humanité



© Bouquins Éditions, Paris, 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

NOTE SUR LES SOURCES

Cette histoire n'est pas une œuvre de fiction. Sa reconstitution a été rendue possible grâce à l'exploitation d'archives inédites réparties dans plusieurs pays, dont la liste figure en fin d'ouvrage. Les dialogues entre les personnages sont tirés de sources écrites.

PROLOGUE

*Saint-Louis-des-Français,
Rome, Italie*

*Bibliothèque du Congrès,
Washington DC, États-Unis*

À l'automne 2014, au terme d'un voyage d'un millier de kilomètres au guidon de ma 125 cm³, j'étais venu vivre à Rome dans l'intention d'apprendre l'italien. Sur place, en échange d'un travail bénévole dans une bibliothèque patrimoniale, les prêtres de la communauté de Saint-Louis-des-Français m'offrirent leur hospitalité dans un vieux palais ecclésiastique pourvu d'un cloître, d'un grand escalier de marbre et de longs couloirs décorés de portraits de prélats. Avec ses murs tapissés de vieilles reliures, son odeur de papier, sa grande table de lecture en bois et ses fenêtres qui donnaient sur le dôme de l'église Sainte-Agnès-en-Agone de la place Navone, la bibliothèque du palais Saint-Louis semblait tirée d'un roman d'aventures. Incunables, herbiers de la Renaissance, partitions de musique baroque, cartes du Royaume de France, édition originale de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert... Ce cabinet de raretés abritait des trésors. J'avais pour mission d'établir un inventaire informatique de ses collections. Je pris l'habitude de m'y consacrer quelques heures chaque soir. Et c'est ainsi qu'une nuit, j'accostai fortuitement en Utopie.

J'étais en train de ranger des ouvrages lorsque quelque chose se mit soudain à briller sur une étagère. Une étincelle, fugace comme un éclat de soleil sur la mer. Le reflet provenait de la dorure d'un grand livre. Je m'approchai. Il portait le titre *Un Centre mondial*, gravé en lettres d'or au-dessus d'un flambeau énigmatique. Intrigué, je pris cet ouvrage

mystérieux et le déposai délicatement sur la table de lecture.

En soulevant son épaisse couverture, un rivage m'apparut. Au premier plan d'une gravure, deux colosses. Une femme et un homme se donnaient la main par-dessus les flots. Avec leurs bras immenses, ils formaient une arche démesurée. De l'autre main, ils brandissaient un flambeau pareil à celui de *La Liberté éclairant le monde* d'Auguste Bartholdi, la célèbre « statue de la Liberté ». Des voiliers naviguaient entre leurs piédestaux, et à l'arrière-plan s'étirait une cité parfaitement ordonnée. Au centre, une large avenue menait à un gratte-ciel. « Paix, Beaux-Arts, Science, Religion, Industrie, Commerce », lisait-on dans le cartouche aux côtés d'un globe terrestre ailé ceint de rameaux d'olivier.

Création d'un Centre mondial de communication, indiquait encore la page de titre. Y figurait en chiffres romains l'année d'édition du livre, 1913. Ainsi que les noms de deux auteurs, un Américain et un Français, qui m'étaient inconnus : Hendrik Christian Andersen et Ernest Michel Hébrard. « Architecte du gouvernement français. Grand prix de Rome. Médaille d'honneur au Salon de 1910 », était-il indiqué à propos d'Hébrard.

J'ai entamé la lecture de ce livre. Mais, bien vite, j'ai dû m'interrompre afin de relire un passage à voix basse pour me convaincre que je ne rêvais pas.

La création s'impose d'un Centre mondial, d'une capitale du monde, où convergeraient tous les rayons de la vie scientifique, intellectuelle, physique et spirituelle. Une capitale du monde, bâtie sur un plan largement humain, serait accueillie par des applaudissements universels.



Le Centre mondial de communication

Une capitale du monde ? En soulevant de grands rabats, je me suis soudain rendu compte que je venais de déplier le plan d'une cité idéale de vingt-six kilomètres carrés, soit environ un quart de la superficie de Paris. Page après page, j'assistai, incrédule, à un feu d'artifice où surgissaient des illustrations de monuments plus gigantesques et splendides les uns que les autres. Palais des gouvernements, Banque internationale, Temple des Arts, Institut international de science, Bibliothèque de référence, École des Beaux-Arts, Institut international des Lettres, Conservatoire de musique, Centre Olympique...

La composition symétrique de cette cité idéale bordée par un canal périphérique s'organisait autour d'un axe reliant sa porte maritime, *Les Deux Colosses*, à trois grandes zones réservées respectivement à la Culture Physique, à l'Art et à la Science. Avec pour chacune ses édifices les plus exceptionnels : le stade olympique, le Temple des Arts et la Tour du Progrès, point culminant de la ville.

Lorsque ce gratte-ciel de trois cent vingt mètres de hauteur sera bâti, précisaient les auteurs du livre, on y trouvera une installation complète de télégraphie sans fil (TSF) afin d'informer le monde en temps réel des dernières découvertes scientifiques, ainsi que les bureaux de toutes les sociétés qui travaillent au progrès du monde et au bien de l'humanité.

Les palais des congrès, dévolus à la médecine, la chirurgie, l'hygiène, le droit, la criminologie, l'électricité, les inventions, l'agriculture et les transports, étaient tous pourvus de galeries, de bibliothèques, de musées, de bureaux, et décorés de dômes, de tours et de colonnades. Tracé du métropolitain, canaux, réseau de communication par tubes pneumatiques, grandes imprimeries, hôpitaux, sanatorium,

aérodrome, cimetièrre, abattoirs... Les concepteurs de cette cité idéale avaient pensé à tout.

Une argumentation évolutionniste justifiait la nécessité de construire cette ville. À l'aube du xx^e siècle, les théories sociales évolutionnistes étaient à la mode. Elles se représentaient l'histoire des sociétés humaines comme une ligne temporelle au cours de laquelle les sociétés « évoluaient » par étapes, passant progressivement d'un état dit « primitif » à celui de « civilisation ». Ce terme s'appliquait bien entendu à la civilisation occidentale moderne. Pour les évolutionnistes, le progrès était le principe de l'histoire et il existait des lois explicatives de l'évolution des sociétés humaines et des religions.

De nombreuses pages du livre présentaient les « grandes conceptions monumentales du passé ». Sites préhistoriques, palais mésopotamiens, œuvres de l'Égypte et de la Grèce antiques – parmi lesquelles le colosse de Rhodes –, villes prodigieuses telles qu'Alexandrie, Rome, Baalbek et Palmyre, mosquée d'Omar de Jérusalem, cité du Vatican, châteaux de Chambord et de Versailles, palais du Louvre et des Tuileries, plans de Washington et de Paris... Toutes ces merveilles se succédaient dans l'ordre chronologique au motif qu'elles avaient « le plus hautement et le plus nettement caractérisé les périodes essentielles de l'évolution humaine dans les différentes parties du monde ». Cette retrospective historique s'achevait par un commentaire sur les Expositions universelles de la Belle Époque.

En éveillant chez nos architectes le goût des vastes entreprises, [les Expositions universelles] ont accru la puissance créatrice de l'art monumental. Ajoutons que dans l'histoire politique du monde elles ont inauguré une période nouvelle, celle de la collaboration internationale. Elles ont fourni l'occasion de ces

congrès où les savants de tout pays et de toute race se réunissent pour mettre en commun leurs travaux. Les concours établis entre les produits industriels ou les œuvres d'art ont créé plus de liens entre les peuples que de rivalités. Ces grandes fêtes foraines où tant de nations se donnaient rendez-vous ont lentement préparé la bonne entente des États.

On aperçoit dès maintenant le progrès qui doit s'accomplir demain, dans le double domaine de l'art et des relations mondiales. Nous ne verrons plus guère, sans doute, de ces constructions magnifiques et provisoires, qui s'effritent après quelques mois. Mais les nations auront besoin d'un lieu de rendez-vous permanent. Elles devront édifier une cité commune, spécialement aménagée pour la réunion de leurs représentants. Et la création de ce centre international sera sans doute dans l'architecture l'œuvre la plus originale du xx^e siècle.

Les auteurs de ce livre proposaient de bâtir la ville la plus grandiose et la plus exceptionnelle de toute l'histoire de l'humanité. Selon eux, cette cité idéale ne devait pas seulement rivaliser avec les merveilles architecturales du passé. Sa mission prophétique était également de couronner tous ces chefs-d'œuvres, afin d'incarner la pointe la plus avancée de la civilisation humaine.

2

Au milieu de la nuit, j'eus la curiosité de consulter en ligne les journaux de la Belle Époque. Je découvris que loin de laisser la presse indifférente, ses publications les plus célèbres acclamaient, critiquaient ou éreintaient l'idée de cette ville. *Le Figaro* publiait en « une » de son édition du 6 décembre 1913 un article intitulé « La Capitale de la Terre ». Sans ironie

aucune, il applaudissait le projet d'un Centre mondial de communication.

D'autres quotidiens, comme *L'Humanité* de Jean Jaurès, désapprouvaient ce concept d'une cité idéale censée accueillir l'élite du genre humain. Louis Dubreuilh, le premier secrétaire général de la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO), exprimait son scepticisme quant à sa possible réalisation.

Le Matin, l'un des plus grands journaux français des années 1910, qui tirait alors à plus d'un million d'exemplaires, attaquait durement, lui aussi en « une », cette idée au motif que Paris constituait déjà le centre du monde. En revanche, *Le Temps*, alors quotidien des élites, la soutenait. Il n'était pas le seul. Voici ce qu'on pouvait lire dans *L'Illustration* :

La création d'un Centre mondial, c'est à dire d'une capitale du monde, proposée par Hendrik Andersen, est le projet le plus gigantesque et, tout ensemble, le plus harmonieux et le plus réalisable, qui soit sorti d'un cerveau humain. Si les peuples étaient dignes de leur grande mission commune, si la Terre était digne d'un firmament, ce serait non seulement la conscience humaine, mais encore la conscience divine, qui s'incarnerait dans cette Cité.

Enfin, vers deux heures du matin, je suis tombé sur un document stupéfiant : un article richement illustré d'une pleine page, publié le 9 novembre 1913 dans le *New York Times*. Le quotidien new-yorkais plaidait en faveur de la construction du Centre mondial de communication : « Hendrik C. Andersen a déjà dépensé cent cinquante mille dollars, consacré neuf années de travail et engagé quarante experts pour concevoir le plan d'une cité idéale qui pourrait être construite dans le New Jersey », expliquait l'auteur de l'article.

Le lendemain matin, j'appuyai sur la sonnette d'un petit immeuble de style néo-Renaissance situé aux environs de la piazza del Popolo. Puis je fis quelques pas en arrière afin d'admirer sa façade rose décorée de moulures et d'alcôves abritant des statues.

« Museo Hendrik Christian Andersen », annonçait une plaque en marbre reprenant la signalétique officielle des musées publics italiens. Le verrou s'est mis à rouler. Et, dans l'entrebâillement de la porte d'entrée, un gardien m'a souhaité la bienvenue.

Le musée Andersen abrite à son rez-de-chaussée deux galeries de sculptures. Dans des positions aussi acrobatiques qu'improbables, de grands nus allégoriques y célèbrent la vie, l'amour, le triomphe de l'intelligence sur la force, les vertus du progrès, de la vigueur physique... Le visage extatique, certaines figures brandissent triomphalement des nourrissons, tandis que d'autres dansent, s'étreignent, s'embrassent ou exultent de bonheur.

Au premier regard, ces statues m'ont semblé rhétoriques et pompeuses. Pourtant, par un étrange paradoxe, après quelques minutes passées dans cet endroit, j'ai fini par lui trouver beaucoup de charme. Les figures exposées me donnaient l'impression de s'enchevêtrer, comme captives d'un lieu trop petit pour leurs volumes. J'apprendrais plus tard que cette surabondance d'œuvres sculpturales restituait à l'identique la physionomie des lieux tels qu'ils étaient du vivant d'Hendrik Andersen. Dans un article publié en novembre 1927 par la revue d'art moderne italienne *Emporium*, le critique Antonio Nezi évoque sa rencontre avec le sculpteur, ainsi que l'ambiance singulière de ces deux galeries :

Nous entrons dans la villa. [...] Notre sculpteur présente une grande salle suivie d'une seconde : sanctuaire, musée et atelier réunis où l'artiste travaille éperdument, presque mystiquement recueilli comme un prêtre de la beauté, parmi une foule de statues monumentales que le public, y compris celui de l'art, connaît très peu et mal. On pourrait presque croire que leur auteur est jaloux de ses créatures [...]. En entrant dans les salons d'H.C. Andersen, nous ferions bien de nous dépouiller de tous préjugés afin d'essayer de contempler avec un esprit frais et un œil libre ce peuple de géants, de héros, d'athlètes, de figures volantes, de chevaux cabrés ou apprivoisés et mordant un frein invisible, de *putti* et d'enfants souples, joufflus et charmants portés en couvées joyeuses par des hommes musclés et élastiques, par des figures féminines exubérantes plus proches d'Héra que d'Aphrodite.

Bien que son entrée soit gratuite, le musée Andersen n'enregistre que dix mille visiteurs par an, ce qui en fait l'une des institutions publiques les plus confidentielles d'Italie. Le Guide vert Michelin consacré à Rome ne mentionne pas son existence. Ses rares visiteurs en ont entendu parler le plus souvent par le bouche-à-oreille. En ce qui me concerne, c'est une découverte fortuite qui m'avait mis sur la piste de ce lieu insolite et secret.

La veille, dans l'ouvrage centenaire, j'avais aperçu les héliogravures d'une gigantesque fontaine présentée comme le cœur symbolique du Centre mondial de communication : la *Fontaine de vie*. En entrant dans la première galerie du musée Andersen, je reconnus les groupes de cette fontaine prête à être installée dans la cité idéale.

Les plans originaux du Centre mondial de communication m'apparurent également, accrochés aux murs de la galerie. Ces plans étaient accompagnés d'une « perspective générale à vol d'oiseau » montrant

la ville dans son entier, inondée de lumière et survolée par un aéroplane.

À l'évidence, cette cité idéale avait été conçue pour susciter le désir et exalter l'imagination. En la contemplant, je me laissai saisir par sa délicieuse irréalité. Au point, bientôt, de ne plus pouvoir en détacher le regard. J'étais comme envoûté.

4

Au cours des années suivantes, poursuivi par l'irrépressible désir d'en apprendre davantage sur cette ville, je suis revenu visiter le musée plus d'une dizaine de fois. L'œuvre foisonnante d'Hendrik Andersen, capitale du monde incluse, ne cessait de me fasciner. J'aimais l'atmosphère mystérieuse et hors du temps de ce petit musée. Entre ses murs imprégnés d'une ambition artistique prométhéenne se dessinait pour moi une île méconnue au cœur de Rome, une incarnation insaisissable de l'Utopie.

À chaque visite, les mêmes questions me lançaient. Qui se cachait derrière ce fabuleux projet ? Quelle était la véritable histoire de cette cité idéale ? Dans quelle circonstance un grand prix de Rome d'architecture, le Français Ernest Hébrard, avait-il pu s'associer avec cet énigmatique sculpteur américain, Hendrik Andersen ? Comment leur idée avait-elle réussi à convaincre *Le Figaro*, le *New York Times*, *L'Illustration*, et bien d'autres journaux ?

J'avais beau me répéter que tant d'idéalisme semblait fumeux, et que je ne partageais aucun de ses principes, rien n'y faisait, j'étais séduit à mon tour.

En outre, quelque chose m'intriguait. Pour justifier cette capitale du monde, ses concepteurs avaient invoqué l'internationalisme et les progrès de la communication, qu'ils paraient de toutes les vertus et présentaient

comme des facteurs de paix. Leur prose, vieille d'un siècle, m'en évoquait irrésistiblement une autre, plus contemporaine : celle des ingénieurs, des intellectuels, des entrepreneurs et des dirigeants politiques qui, depuis les années 1990, chantent les louanges de la mondialisation et s'enthousiasment pour le « génie innovant » des grandes entreprises du numérique.

De nos jours, lorsque Mark Zuckerberg, le cofondateur de Facebook, promeut les activités de son entreprise Meta Platforms, il le fait en affirmant que sa mission est de bâtir une infrastructure sociale embrassant l'entièreté du monde. Dans son manifeste pour « rassembler l'humanité », Zuckerberg écrit :

Nos plus grandes opportunités sont mondiales, comme diffuser la prospérité et la liberté, promouvoir la paix et la compréhension, sortir les gens de la pauvreté et accélérer la science.

De même, lorsque la multinationale états-unienne Google fait numériser quarante millions de livres ou qu'elle vante Google Maps, son service de cartographie en ligne, c'est en proclamant sa volonté de « relier l'humanité » et d'œuvrer « à la distribution du savoir universel ».

Chaque fois que Jeff Bezos, le fondateur d'Amazon, présente le programme spatial privé qu'il finance sur sa fortune personnelle à hauteur d'un milliard de dollars par an, ou qu'il évoque Kuiper, son projet de déployer une constellation de 3 236 satellites en orbite basse afin de diffuser l'Internet à haut débit sur toute la planète d'ici 2030, il déclare lui aussi que « la Terre est une », que l'humanité se compose d'une seule et même « communauté globale », et qu'il œuvre personnellement afin que le genre humain puisse affronter pacifiquement les grands défis du futur. Bezos ne se contente pas de développer de nouvelles

fusées et d'édifier une « infrastructure de l'espace », il affirme que ces programmes pourraient permettre d'unifier l'humanité et de « sauver la Terre ».

Entre le livre de promotion du Centre mondial de communication imprimé en 1913 et les discours contemporains des entreprises du numérique, la langue et les projets diffèrent. Mais la promesse est la même : les progrès de la communication sous toutes ses formes sont présentés comme autant de solutions aux grands problèmes de l'humanité. Hier, des discours optimistes vantaient le déploiement du télégraphe, des chemins de fer et des transmissions hertziennes en les désignant comme des facteurs de paix et de progrès. Aujourd'hui, des entrepreneurs, des intellectuels et des hommes politiques réitèrent cette promesse en se réjouissant autant de la multiplication des programmes d'exploration de la planète Mars, que du fait que plus de la moitié de la population mondiale est désormais connectée à Internet.

Comment expliquer cette étonnante similarité entre une cité idéale de 1913 et les discours des techno-prophètes du XXI^e siècle ? Cette ville aurait-elle quelque chose à nous apprendre des utopies de la communication qui saturent de nos jours l'espace médiatique ? Il n'y avait qu'une seule manière de le savoir : reconstituer son histoire.

5

À l'aube du XX^e siècle, les informations, les marchandises, les capitaux et les personnes circulaient déjà de manière fulgurante. Des navires de charges et des paquebots de prestige à propulsion vapeur sillonnaient toutes les mers. Atteignant une vitesse de transmission de plus de cent mots par minute, des câbles télégraphiques sous-marins parcouraient

les océans pour relier les continents. Le réseau ferré mondial poursuivait son expansion. Et, simultanément, des lignes téléphoniques se déployaient sur toute la surface du globe. Des historiens qualifient cette période de l'histoire la « première mondialisation » car une économie unifiée reliait désormais les zones les plus industrialisées.

« Belle », cette époque ne le fut néanmoins que de nom. Lorsqu'une affaire promettait d'être rentable, les capitaux affluaient et dictaient leur loi impitoyable aux travailleurs. Dans les territoires amazoniens aussi bien qu'au Congo, pour produire du caoutchouc et accumuler d'immenses richesses, on réduisait des peuples en esclavage, et les torturait. Par ses pratiques de la corruption et l'organisation de coups d'État, la United Fruit Company, la puissante entreprise bananière états-unienne fondée en 1899, donna naissance au terme « république bananière ». Les terres pétrolifères des États-Unis, de Perse et du Venezuela étaient hérissées de derricks. En Europe, l'exploitation industrielle des mines de charbon battait son plein. Les tintements des outils, les grincements des wagonnets et les explosions de bâtons de dynamite résonnaient des atolls du Pacifique aux mines africaines. Et même ceux qui ne possédaient que leurs bras se montraient prêts à tout pour s'enrichir par l'extractivisme : entre 1896 et 1899, cent mille prospecteurs prirent la route du Klondike canadien afin de participer à la ruée vers l'or.

Bananes, caoutchouc, café, sucre, coton, charbon, pétrole, lin, bois, métaux... Des républiques bananières aux empires coloniaux, des terres européennes à celles d'Amérique, des millions de travailleurs alimentaient en denrées et en matières premières les industries occidentales qui les transformaient en produits manufacturés, puis les réexportaient. Au même moment, la production d'acier des cinq premières

puissances industrielles européennes passait de onze millions de tonnes en 1900, à trente-quatre millions de tonnes en 1913. Dans les grandes villes, les métropolitains, tramways et automobiles commençaient à remplacer calèches et fiacres.

Des années 1870 à la Première Guerre mondiale, le tonnage de la marine marchande mondiale doubla, et le réseau ferré quintupla. Les économistes n'employaient pas encore communément le terme « mondialisation » de l'économie. Cependant, le capitalisme et ses infrastructures se développaient déjà selon un processus de globalisation.

Pour la grande bourgeoisie occidentale qui parlait aussi bien le français que l'anglais, voyageait sans cesse, façonnait le monde selon ses intérêts, et s'attachait à célébrer lors des Expositions universelles les progrès des arts, de la science, de la technique et de l'industrie, la Belle Époque fut une période d'expansion extraordinaire. De nouvelles générations de rentiers constatant le relâchement des structures familiales inventaient de nouveaux styles de vie, plus individualistes. Pour nombre d'entre eux, s'affirmer et dépenser de l'argent devenait aussi important que d'en gagner.

Ces bouleversements de toutes sortes allaient de pair avec le culte du progrès et le développement de l'internationalisme sous toutes ses formes. Désireuses d'imposer la doctrine du libre-échange à l'ensemble du monde connu, les élites économiques occidentales plaidaient en faveur d'une harmonisation des relations entre les États-nations afin de fluidifier toujours davantage la circulation des biens, des capitaux, des informations et des personnes à l'échelle de la planète.

Parallèlement, à l'heure où les câbles sous-marins, le téléphone, la TSF et l'électricité bouleversaient l'économie mondiale, des savants prédisaient que le genre humain serait fait prochainement d'une communauté

unique. Des millions d'individus pensaient sincèrement que, grâce aux progrès de la science, de l'art et de l'industrie, l'humanité avançait sur une voie qui la mènerait infailliblement vers le « meilleur des mondes ». Dans *L'Ère des empires (1875-1914)*, l'historien Eric Hobsbawm résume ainsi ce formidable optimisme :

Jamais les espérances d'une vie meilleure ne furent aussi puissantes ni aussi utopiques ; jamais des hommes et des femmes doués de bon sens ne rêvèrent autant d'une paix universelle, d'une civilisation universelle grâce à l'adoption d'une langue unique, d'une science qui, non contente de s'interroger sur l'univers, répondrait aux questions les plus fondamentales qu'il soulève, d'une émancipation des femmes après des siècles d'oppression, d'une émancipation de l'humanité tout entière grâce à l'émancipation des travailleurs, d'une libération sexuelle, d'une société d'abondance, d'un monde dans lequel tous donneraient selon leurs moyens et recevraient selon leurs besoins. Les révolutionnaires n'étaient pas les seuls à caresser de tels rêves. L'utopie par le progrès faisait partie intégrante de ce siècle.

Le mouvement pacifiste international publiait alors vingt-trois journaux ou revues en dix langues, et la quasi-totalité des organisations pacifistes de la planète étaient affiliées au Bureau international de la paix. Selon son président, le sénateur socialiste belge Henri La Fontaine – un ardent promoteur du Centre mondial de communication –, le Bureau international de la paix représentait plus de six cents organisations et près d'un million de sympathisants. Certes, le mouvement pacifiste ne disposait pas d'une base sociale comparable à celles du mouvement ouvrier ou du mouvement des femmes. Pour autant, du prolétaire au milliardaire, le pacifisme comptait des partisans dans toutes les classes. Au nom de la paix, des industriels philanthropes s'engageaient financièrement

pour soutenir cette cause et lui léguaient leurs immenses fortunes, comme le fit le fabricant d'explosifs Alfred Nobel afin de permettre la création des prix qui portent son nom.

6

Au cœur de cette effervescence pacifiste, le sculpteur Hendrik Andersen martelait son idée fixe : « Construire le Centre mondial de communication, ce serait écrire une nouvelle page de l'histoire de l'humanité. »

Après avoir achevé les plans de sa cité prophétique au cours de l'année 1912, cet idéaliste américain s'est attaché à la faire connaître dans le monde entier en lançant une campagne de propagande retentissante. Loin de n'intéresser que quelques illuminés, son utopie a rencontré un succès inouï. Le sculpteur Auguste Rodin, l'architecte Otto Wagner, le biologiste Ernst Haeckel, le poète Émile Verhaeren, le sociologue W.E.B. Du Bois, le rénovateur des Jeux olympiques Pierre de Coubertin, le prix Nobel de médecine Charles Richet, l'astronome Camille Flammarion, l'écrivain Frédéric Mistral, le bibliographe Paul Otlet... Illustres ou inconnus, des pacifistes de toutes les nationalités se sont mis à remplir spontanément un bulletin d'adhésion à la Conscience mondiale, la société internationale de soutien à la construction du Centre mondial de communication. Sa présidente d'honneur n'était autre que la plus célèbre activiste pacifiste des années 1900, dont l'effigie figure aujourd'hui sur les pièces de deux euros autrichiennes : Bertha von Suttner (1843-1914), la première femme récipiendaire du prix Nobel de la paix en 1905.

Des monarques et des dirigeants politiques de premier plan accordèrent des audiences officielles à Hendrik Andersen. À sept mois du déclenchement

de la Première Guerre mondiale, le *Washington Post* écrivit qu'au sein du mouvement de la paix, cette idée était « la proposition la plus exceptionnelle qui soit ».

En commençant mon enquête, je mesurais à quel point le Centre mondial de communication était devenu, au crépuscule de la Belle Époque, un emblème éclatant du mouvement pacifiste international. Pourtant, un siècle plus tard, cette cité idéale était tombée dans l'oubli, et son histoire restait à écrire.

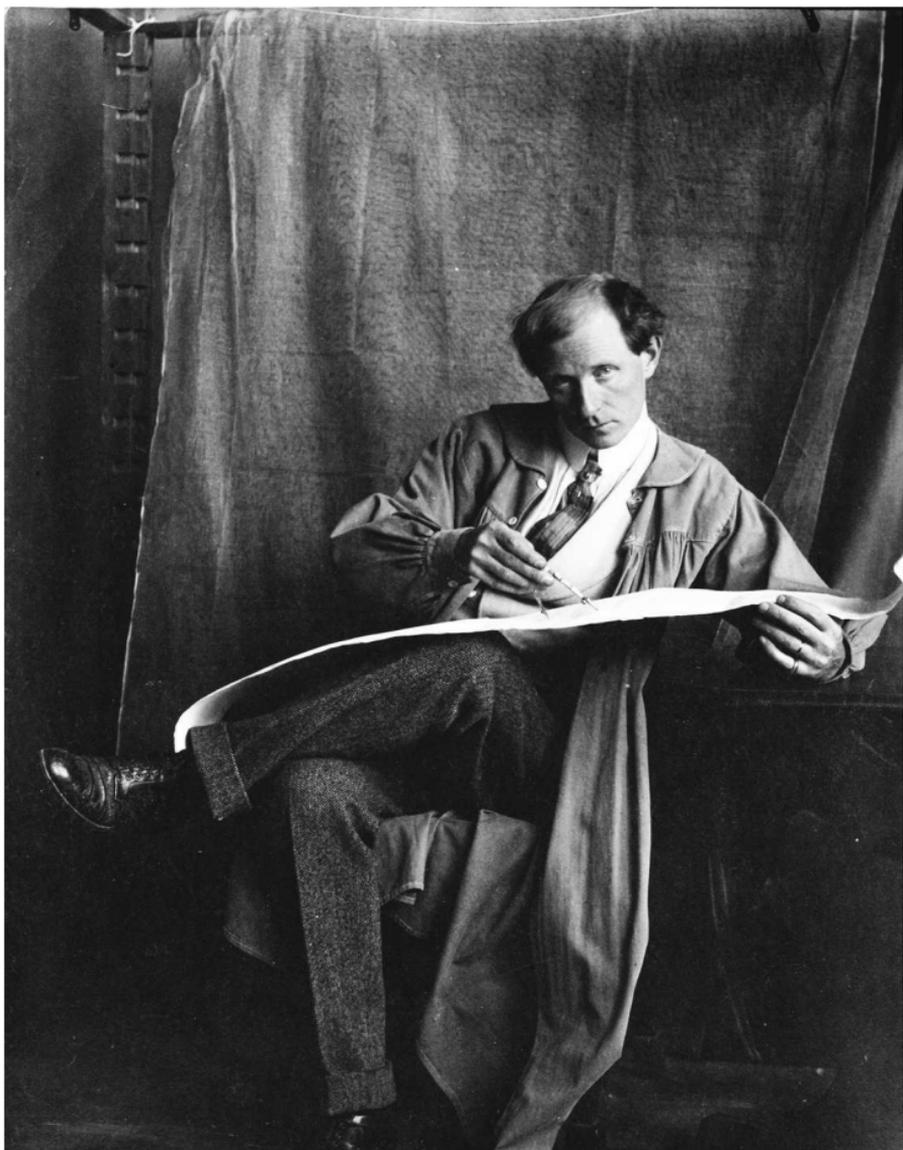
Au cours des dernières décennies, des universitaires s'étaient bien penchés sur le sujet. Leurs études désignaient cette ville comme un embryon utopique des grandes institutions internationales que nous connaissons aujourd'hui. Des architectes avaient également étudié sa composition, démontrant qu'elle constituait l'une des tentatives urbanistiques les plus audacieuses des années 1910.

Toutefois, aucune enquête d'ensemble ne lui avait jamais été consacrée. Qu'il s'agisse de la personnalité de ses principaux artisans, de la manière dont ils s'étaient distribué les rôles, ainsi que des origines idéologiques de leur projet, de larges pans de cette aventure restaient à révéler.

Pour relever ce défi, je n'avais pas d'autre option que d'engager une longue enquête dans plusieurs pays, sans avoir l'assurance d'obtenir plus d'informations sur les concepteurs de cette cité idéale.

7

Dans les archives du musée Andersen de Rome, grâce à des photographies anciennes, je découvris le visage et la silhouette élancée d'Hendrik. Blond aux yeux bleus, les traits finement ciselés, l'homme possédait un corps sec, des bras puissants, et mesurait un mètre quatre-vingts. Des images prises à Rome



Hendrik Andersen

dans les années 1900 montrent le sculpteur vêtu d'une blouse et coiffé d'un béret, maillet et ciseau en main. Sur d'autres clichés, on l'aperçoit en train de travailler à la structure métallique de l'une de ces immenses statues dont il a déjà modelé toute une légion. Qu'il se tienne debout, en équilibre sur une planche pour atteindre les géants qu'il a enfantés, ou qu'il pose assis sur un piédestal, ces tirages en noir et blanc lui prêtent une même expression romantique. Ses regards orgueilleux, dans certains portraits, exhalent une âme de conquérant. D'autres photographies représentent Andersen vêtu d'un magnifique costume, portant un chapeau et tenant sa canne d'une main gantée à la manière des dandys de la Belle Époque.

Comme beaucoup d'artistes de sa génération, Andersen aspirait à redéfinir une culture et une spiritualité. En quête d'une globalité mythique perdue, il ambitionnait de bâtir ce que les historiens de l'art appellent une « œuvre d'art totale ». Il s'agit d'une production artistique utopique visant à réaliser une synthèse des arts pour englober les sens et retrouver l'unité de la vie.

Au tournant du XIX^e et du XX^e siècle, de nombreux créateurs ont nourri le projet grandiose d'exécuter des œuvres d'art totale en architecture. L'un des exemples les plus éloquents est peut-être celui du sculpteur français Paul Landowski, connu du grand public pour avoir érigé l'une des plus célèbres statues monumentales de la planète, *Le Christ rédempteur*, qui domine Rio de Janeiro. Tout au long de sa vie, Landowski a travaillé à la réalisation d'un *Temple de l'homme*, une œuvre jamais achevée dont il souhaitait qu'elle prenne la forme monumentale d'un édifice constitué de quatre murs sculptés : le Mur de Prométhée, le Mur des Religions, le Mur des Légendes et le Mur des Hymnes. Landowski rêvait

que ce *Temple de l'homme* loue la grandeur de l'esprit humain et raconte l'histoire de l'humanité à la manière de *La Légende des siècles*, l'épopée poétique de Victor Hugo.

Hendrik Andersen considérait pour sa part que l'aboutissement suprême de son œuvre ne pourrait être que la construction du Centre mondial de communication. L'Américain entendait être reconnu comme l'architecte en chef et l'unique sculpteur de cette cité prophétique à laquelle il a consacré sa vie. Pour achever sa *Fontaine de vie*, destinée à composer le cœur de sa capitale du monde, Andersen s'est imposé pendant près d'une décennie des séances de travail proprement inhumaines.

Créateur solitaire et tourmenté, il travaillait frénétiquement au point de passer jusqu'à quatorze heures par jour dans son atelier, plusieurs mois durant. Et ce, jusqu'à atteindre le stade de l'épuisement physique le plus absolu. À de multiples reprises au cours de sa vie, après de trop longues périodes de labeur, Andersen s'est effondré, terrassé par des vertiges, des acouphènes et des idées noires.

Alité, il continuait à dessiner des monuments grandioses ou de nouvelles sculptures. Reposé, il retournait travailler dans son atelier avec une ardeur fanatique, mû par ses grands rêves.

Selon les psychiatres que j'ai consultés, la personnalité d'Hendrik Andersen entre dans la catégorie nosographique, découverte à la Belle Époque par le Dr Maurice Dide, des « idéalistes passionnés ». L'idéalisme est une tendance profonde de la vie affective qui, en elle-même, n'a rien de pathologique. Par « idéaliste passionné », les psychiatres désignent des individus à la personnalité hypertrophiée, atteints de troubles du jugement affectif, qui manifestent une ardeur exceptionnelle à la réalisation d'un idéal. Selon le Dr Dide, qu'il s'agisse d'amour, de bonté,

de beauté ou de justice, les idéalistes passionnés sont gouvernés par leurs certitudes, leurs convictions, leur logique implacable, et « arrivent progressivement et inconsciemment à raisonner comme s'ils étaient le centre du monde ».



Hendrik Andersen dans son atelier

Les délires des idéalistes passionnés mêlent des mécanismes intellectuels et affectifs. Leur exaltation se fixe sur des thèmes sociaux, politiques, esthétiques ou mystiques. Les systèmes de pensée qu'ils élaborent sont si complets qu'ils n'ont plus besoin des autres. Le Dr Dide a remarqué que les idéalistes passionnés, bien qu'ils soient souvent portés à défendre des idéaux universels, sont des individus fondamentalement antisociaux, y compris lorsqu'ils s'expriment au nom du genre humain. En effet, quelles que soient la noblesse de ce qu'ils professent avec opiniâtreté et l'ardeur avec laquelle ils défendent leur cause, ils tiennent à tout prix à imposer leur point de vue et

ne tolèrent pas que l'on puisse les contredire ou leur faire de l'ombre.

Dans ses livres, ses brochures, ses lettres et ses conférences, Andersen a inlassablement repris les mêmes arguments :

Ma ville a été conçue pour abriter les intérêts internationaux et unir les peuples et les nations afin qu'adviennent la paix et le progrès à travers le monde. Elle prône l'unité du monde et la fraternité universelle, et son but ultime est d'établir une fédération mondiale.

8

Le 12 janvier 2019, plus de quatre années après avoir découvert à Rome le livre consacré au Centre mondial de communication, mon enquête m'a finalement conduit dans la salle de lecture des manuscrits de la bibliothèque du Congrès de Washington. Ce jour-là, un archiviste a poussé son chariot argenté jusqu'à ma table de travail, puis il m'a présenté à voix basse les règles de consultation des documents. En l'écoutant, j'avisai les cinq premières boîtes qu'il venait de m'apporter. Ces cartons gris annonçaient un marathon de lecture de plus de douze mille sources écrites.

À bien des égards, cette session de recherche représentait pour moi une sorte de va-tout. Malgré des années d'investigations opiniâtres, je ne connaissais encore que par bribes l'histoire que je désirais raconter. Non seulement j'ignorais si mon voyage de recherche en Amérique du Nord en valait vraiment la peine, mais je commençais même à me demander si je n'étais pas devenu fou à force de vagabonder en solitaire des mois durant d'un fonds d'archives à un

autre, pour mener à bien une enquête ruineuse qui n'était peut-être qu'une chimère.

L'archiviste de la bibliothèque du Congrès est retourné s'asseoir derrière son bureau. J'ai aussitôt bondi de ma chaise pour soulever le rabat d'une boîte et lire la première lettre d'une correspondance inédite que j'avais longtemps espéré trouver en Europe. « Cher Andersen », commençait-elle. J'ai reconnu l'écriture d'Ernest Hébrard, l'architecte français du Centre mondial de communication. « J'ai loué à Paris un appartement assez vaste où il sera possible de faire de grands dessins. C'est 23 rue Jacob, près de Saint-Germain-des-Prés. »

J'ai feuilleté cette correspondance avec l'intention d'y revenir plus tard. Je l'ai ensuite rangée dans sa boîte afin de pouvoir en ouvrir une autre, car le règlement de la bibliothèque du Congrès interdit de consulter deux documents à la fois.

Un cahier attira alors mon attention. Une étiquette blanche collée sur son dos bleu indiquait : « Vol. 28-last ». Il s'agissait du dernier volume du journal intime d'Hendrik Andersen, entamé en 1919, lui aussi entièrement inédit. La rédaction de ce vingt-huitième cahier avait commencé le 17 octobre 1940. Je savais que le sculpteur était décédé deux mois plus tard. Après avoir parcouru une soixantaine de pages, j'ai découvert qu'il avait tenu son journal intime jusqu'à la veille de sa mort, rédigeant ce jour-là quatre lignes en anglais d'une main tremblante.

Quelques heures plus tard, en sortant de la bibliothèque du Congrès, j'étais saisi par ce que je venais de découvrir. Longtemps, en enquêtant sur le Centre mondial de communication, j'avais cru

retracer l'histoire d'une cité idéale aussi romantique qu'inoctensive. En réalité, je venais de découvrir que cette utopie avait connu une seconde vie au temps du fascisme italien. Dans la salle de lecture, en manipulant coupures de presse et journaux intimes afin de recouper mes informations, il m'avait fallu contenir ma surprise, me répéter que l'authenticité de ces sources primaires relevait de l'indubitable, demander une seconde consultation de documents, relire plusieurs fois mes notes... Pour finalement admettre que tout, dans cette histoire rocambolesque, était authentique.

Le Centre mondial de communication n'avait pas seulement rencontré un succès planétaire et reçu le soutien de trois prix Nobel de la paix en 1913. Cette cité idéale avait aussi été soutenue, au milieu des années 1920, par Benito Mussolini, le dictateur fasciste. Le Duce était allé jusqu'à accorder une audience privée à Hendrik Andersen afin que ce dernier lui présente les plans de sa cité idéale. Suite à cette audience, Mussolini, admiratif du projet, avait déclaré à la presse qu'il était prêt à céder gratuitement un immense terrain afin que le Centre mondial de communication fût bâti à quelques kilomètres de Rome.

Je connaissais bien Hendrik. Artiste mégalomane qui rêvait d'égalier Michel-Ange, ce jusqu'au-boutiste excraait la violence et le militarisme. Pour lui, la construction du Centre mondial de communication annonçait l'avènement du royaume de Dieu sur Terre. Qu'avait-il bien pu se produire pour qu'il aille présenter les plans de sa cité idéale à Benito Mussolini ? Avait-il agi par opportunisme ? Sa capitale du monde s'était-elle finalement révélée une illusion dangereuse ? Ou avait-il véritablement trahi ses idéaux pacifistes pour épouser ceux du fascisme ?

CHAPITRE PREMIER

Devenir sculpteur
(1872-1898)

Au printemps, les rayons du soleil percent les nuages qui assombrissent ordinairement le ciel de Bergen, une ville portuaire située à l'extrémité de la péninsule du sud-ouest de la Norvège. La luminosité change alors brusquement dans les fjords environnants. Leurs flots prennent une teinte métallique aveuglante, et les prairies recouvertes d'un tapis d'herbe grasse se mettent à resplendir.

Des petits chevaux à la robe isabelle pâturent paisiblement au cœur de ces paysages propices à la rêverie. On les appelle les fjords. Souvent taillée en brosse, la crinière du fjord se prolonge d'une raie de mulot parcourant son dos jusqu'à la queue. Estimé des cavaliers pour sa loyauté, sa grande capacité de travail, sa rusticité et son courage, ce cheval typiquement scandinave a servi de monture aux Vikings et a été employé comme bête de somme lors d'expéditions polaires légendaires. Depuis la nuit des temps, le fjord inspire les conteurs, les rêveurs et les aventuriers.

Au cours de l'année 1872, William Ellery Channing, un poète de la Nouvelle-Angleterre, apprend qu'un peintre de son entourage, un certain « M. Reien », doit se rendre à Bergen. Channing saisit l'opportunité : il demande à Reien de bien vouloir lui rapporter de son voyage deux magnifiques fjords.

Arrivé à destination, Reien se met en quête d'un connaisseur. Ses interlocuteurs lui recommandent Anders Andersen, un débardeur de bois. Ils avertissent cependant Reien : Andersen est un ivrogne criblé de

TABLE DES MATIÈRES

Note sur les sources	7
Prologue	9
Chapitre premier	
<i>Devenir sculpteur (1872-1898)</i>	35
Chapitre II	
<i>L'amour (1898-1902)</i>	61
Chapitre III	
<i>Le Temple de Vie (1902-1906)</i>	75
Chapitre IV	
<i>À la recherche d'Ernest Hébrard</i>	109
Chapitre V	
<i>Les rêveries d'Olivia (1906-1907)</i>	131
Chapitre VI	
<i>La duperie (1908)</i>	143
Chapitre VII	
<i>Le temps des querelles (1908-1910)</i>	155
Chapitre VIII	
<i>La révélation (Automne 1910)</i>	171
Chapitre IX	
<i>Les pacifistes de Wall Street (Été 1911)</i>	195
Chapitre X	
<i>Les renforts belges (1911-1913)</i>	215
Chapitre XI	
<i>Premiers succès (1913)</i>	251
Chapitre XII	
<i>Le triomphe (1913-1914)</i>	263
	379

Chapitre XIII	
<i>La guerre (1914-1917)</i>	287
Chapitre XIV	
<i>Le chagrin (1917-1923)</i>	319
Chapitre XV	
<i>L'obstination désespérée (1923-1940)</i>	333
Épilogue	353
Note sur les plans du Centre mondial de communication	361
Bibliothèques et fonds d'archives consultés	363
Bibliographie	365
Remerciements	375
Crédits des illustrations	377